

Introduction

Autor(en): **Scheid, John**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **53 (2007)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

INTRODUCTION

La relation entre rite et croyance est sans doute l'une des questions les plus importantes, ou du moins les plus intéressantes de l'étude des religions antiques. La raison en est qu'au début de n. è., des formes religieuses, qui se sont développées au Proche-Orient et qui sont fondées sur une révélation écrite, se répandent progressivement dans le reste du monde romain. L'une de ces religions proclame la primauté de la foi et de l'intériorité. Et depuis longtemps, depuis l'Antiquité même, l'opposition entre rite et croyance, entre extériorité et intériorité, a traversé le champ religieux, dans la polémique entre chrétiens et non-chrétiens, et même, au cours de l'histoire, entre les groupes chrétiens eux-mêmes.

Ce n'est pas pour débattre de cette question, surtout sous cette forme brutale, que nous nous sommes réunis à la Fondation Hardt, même si elle hante toujours les esprits de certains historiens qui veulent réduire l'histoire des religions de la Grèce et de Rome à une défense du rite contre la croyance ou vice-versa.

Dans des religions fondées sur les rites et non sur une révélation et sur des dogmes, la question du sens de la pratique religieuse est aussi surprenante pour les Modernes que passionnante pour l'histoire religieuse. Les données paraissent en effet paradoxales. Au cours des services religieux, aucun autre sens que celui de l'obligation rituelle n'est requis ni exposé. Pourtant diverses sources permettent de constater que les célébrants, les prêtres ou les érudits étaient capables d'explicitier le sens littéral des cultes, nécessaire pour répéter ou corriger ceux-ci. D'autre part, les érudits et les philosophes donnaient des rites des interprétations nombreuses et variées, mais souvent contradictoires. Quel est alors la place du sens des rites dans les religions de l'Antiquité? Le sens réside-t-il dans les rites eux-mêmes

ou dans l'appareil exégétique foisonnant construit par l'érudition antique?

L'arrière-plan religieux et philosophique moderne de notre incompréhension est analysé par Corinne Bonnet, qui montre l'importance de l'émotion dans l'appréciation moderne des religions. De Fr. Schleiermacher à R. Otto, le poids du sentiment individuel, des émotions et de la spiritualité a déterminé toute l'historiographie du XIX^e siècle, et une bonne partie de celle du XX^e, face à d'autres tentatives pour réhabiliter et pour comprendre les rites. Une fois le cadre intellectuel du problème planté, une première série d'articles explore les religions antiques, en essayant d'éviter les déterminismes modernes. Le premier, de John Scheid, analyse le paradoxe romain, où la religion ne paraît exister qu'en tant qu'obligation rituelle, mais ne se départit pas d'une floraison incessante d'interprétations contradictoires. Nicole Belayche choisit un cas très significatif dans ce débat, celui des stèles dites de confessions d'Anatolie, pour poser le problème de la pratique religieuse dans les cités hellénophones de l'Empire romain. Son étude est d'autant plus intéressante que les documents qu'elle examine utilisent la notion de la *pistis*, et se fondent sur l'expérience individuelle de la divinité, au point qu'on a pu y voir une des origines de la confession chrétienne. Le mémoire de N. Belayche met en lumière la complexité du dossier, sa parenté avec les religions ancestrales et polythéistes du monde méditerranéen, mais en même temps sa capacité de nous faire réfléchir sur le "sentiment religieux" dans l'Antiquité. Des sentiments et des émotions que les réflexions de Philippe Borgeaud sur les rites et les mystères prolongent, en démontrant à quel point ces émotions sont ritualisées dans ces cultes, à quel point les rites apparaissent en fin de compte comme un dispositif capable de produire et de gérer les émotions. Explorant l'évolution de la pensée religieuse dans le paganisme ancestral, John M. Dillon montre comment le néoplatonisme a su combiner jusque dans l'Antiquité tardive une spiritualité philosophique, qui n'avait rien à envier aux christianismes contemporains, et n'ignorait ni les lieux de culte traditionnels ni leurs

rites. L'équilibre entre pratique et spéculation, entre culte et philosophie est inversé par rapport à ce qu'il était du temps de Cicéron et de Varron, mais c'est toujours à l'intérieur des obligations culturelles traditionnelles et de leur explicitation que la religion se construit.

À ces études qui puisent dans le dossier des religions ancestrales du monde gréco-romain du début de notre ère, se joignent trois articles qui explorent des aspects complémentaires du sujet. Trois collègues spécialistes de religions réputées extérieures au monde romain, du moins du point de vue religieux, mais qui entretenaient un dialogue évident avec lui, ne fût-ce qu'en raison de l'expansion romaine, réfléchissent sur le même problème. Après la transition marquée par l'article de J. Dillon, ces trois dossiers nous mènent aussi vers les religions du Livre, vers des systèmes religieux privilégiant la connaissance. D'abord, Francisco Marco Simón évoque à l'exemple des Celtes le cas intéressant du ritualisme des barbares, vu à travers les yeux des Grecs et des Romains. Il s'agit en fait de l'appréciation de traditions proprement livresques, et donc surtout d'un exemple de la manière dont les Romains jugeaient les religions des autres en se référant à la fois aux excès rituels et aux superstitions, c'est-à-dire à une surreprésentation du sens. Central dans notre débat est la religion juive après le désastre de 70 ap. n. è., pour qui les prescriptions de la Loi et leur commentaire remplissent progressivement tout le champ de la vie religieuse. Daniel Stökl Ben Ezra traite de cette question, en examinant le cas significatif de la liturgie sacrificielle qui, depuis lors, marque profondément le judaïsme synagogal aussi bien que les premiers chrétiens. Enfin, Jean Kellens, représentant une "vraie" religion orientale, conclut le volume avec une étude sur les rapports entre liturgie et pensée dans la religion mazdéenne. Entre l'Inde védique et le monde méditerranéen, le mazdéisme fait surgir devant le lecteur la pensée du rite, qui est capable de remplir la vie spirituelle des prêtres ou des célébrants, et offre un bon contrepoint pour penser les ritualismes méditerranéens et leurs exégèses.

Ces présentations ne résolvent évidemment pas tous les problèmes. Nous osons penser qu'elles les posent correctement, et offriront une ample matière à la discussion, aussi copieuse que celle de ces journées, où les "Entretiens" se sont bien souvent prolongés par un séminaire sur tel ou tel aspect mis au jour par l'exposé ou pendant la discussion de celui-ci.

Ces débats n'ont été possibles que grâce au cadre extraordinaire et à la qualité de l'accueil procurés par la Fondation Hardt, par son président Pierre Ducrey, sa secrétaire scientifique, Monica Brunner et son personnel. À toutes et à tous, ainsi qu'à Bernard Grange, qui a assuré l'édition du volume, va notre plus profonde gratitude.

Paris, le 22 juin 2007